



MES RENCONTRES A TRAVERS LE MONDE

Dieu et l'Église m'ont donné la vie que je n'imaginai pas, mais qui me permet, dans la violence actuelle, de clamer malgré tout, une espérance qui vient du Seigneur. Dans ce ministère que l'Église a voulu pour moi, je suis un homme de terrain, formé par la rencontre de ceux qui avaient ma foi et de ceux qui en avaient une autre. Je voulais aimer parce que Dieu est amour et que je devais l'aimer en ceux et celles auprès desquels j'étais envoyé. Je vous parlerai :

1. de mon parcours depuis un demi-siècle
2. des rencontres qui m'ont rempli le coeur et l'esprit
3. de mes raisons d'espérer.

En conclusion je dirai deux mots sur ma vision de l'Islam.

1. Mon parcours

Avec le recul, je vois quatre étapes très nettes et autant d'appels à chaque fois que je pensais m'orienter ou être orienté vers d'autres ministères. Quatre étapes dont trois, durant lesquelles je n'étais pas immergé dans la population musulmane mais à la croisée des deux communautés, chrétienne et musulmane. D'abord :

1. La Côte d'Ivoire, en 1968,

l'étape du défi culturel et du défi religieux ! Dix-neuf ans ! Que je fus curé d'un bidonville, prédicateur de brousse, ou maître des novices, les musulmans me visitèrent et je les visitais.

Je n'avais pas une formation à l'islamologie mais on m'affirma peu après mes débuts que j'avais reçu le charisme de la rencontre sur le terrain. J'avais voulu prendre les grands moyens en demandant d'aller étudier l'arabe mais mon évêque refusa. Cela était bien compréhensible car il ne voulait pas voir partir, au minimum pour des années, le jeune missionnaire qui lui arrivait. Je demandais alors à apprendre le bambara, la langue parlée par les musulmans de cette région. Après sept années de constance très bretonne, on consentit enfin à ce que je parte les six mois nécessaires au Mali voisin où les Pères Blancs avaient une école pratique de ces hautes études. Une semaine avant les cours, je cherchais à visiter des amis, mais un décollement de la rétine, près de Mopti, stoppa ma course inexorable vers un diplôme linguistique. La déchirure de l'oeil dans le taxi de brousse qui me ramenait sur plus de 600 kms de route défoncée, vers Bamako, n'arrangea rien. Rapatriement ! Opérations et séjours hospitaliers en France. Je compris alors qu'il ne me fallait pas chercher à comprendre les règles de la réussite en affaires de notre Dieu Tout-Puissant et que je devais travailler avec les petits moyens.

J'en vins rapidement à distinguer deux aspects dans ma mission : la relation avec les musulmans et la formation des chrétiens à la rencontre. Pour l'une et l'autre piste, je cherchais mes sources. Jésus rencontrant les non-Juifs, le concile Vat. II renouvelant le regard de l'Église sur les autres croyants, François d'Assise se rendant en pleine croisade

chez le sultan d'Égypte. J'en ai fait deux livres et 2019 sera l'année du 8è centenaire. Je sens que j'aurais du travail.

A Abidjan, il fut facile de créer un groupe islamo-chrétien. On se retrouvait pour des soirées à thème : «l'éducation des enfants» ; «le pèlerinage à La Mecque ou à Jérusalem», ou bien lors du premier passage du pape, «l'autorité dans nos religions» etc. Je faisais des tournées seul ou avec un musulman ou avec des pasteurs protestants, afin de rencontrer les communautés chrétiennes et musulmanes de tel ou tel coin du pays. Je lançais une petite revue ronéotée pour laquelle j'interviewais surtout des musulmans. Comme les abonnés étaient peu nombreux, j'en vins à appeler intérieurement mes éditions : « *La voix qui crie dans le désert* » !

Cette première étape, la plus longue, fut celle des fondations. Dieu me permit de découvrir un Islam qui - moins marqué par les conflits que les pays arabes, acceptait souvent avec joie une relation amicale. Ce fut également la découverte en des non-chrétiens du travail de l'Esprit hors de nos frontières et la nécessité pour l'Eglise de ne pas s'enfermer.

2. La Commission Islam-ofm, l'étape de la découverte des islams aux différentes cultures.

En octobre 1982, à Assise, quinze frères du monde entier étaient invités pour réfléchir à notre approche de l'Islam. Est alors décidée la création d'une commission internationale. Pour le choix d'un président par le Conseil général, le sort tomba sur votre serviteur qui, sans doute, avait le plus de loisirs. J'appris ma nomination par le D.G. alors que j'étais déjà reparti vers la Côte d'Ivoire et quand quelques mois plus tard un des Conseillers s'en inquiéta, je lui demandais quelques avis. A partir du moment où il me conseilla d'aller écouter les frères de l'Ordre aux quatre coins du monde musulman, mon sang ne fit qu'un tour et mes chaussures aussi. A partir de la Côte d'Ivoire, puis de la France en 1987, pendant la moitié de l'année en comptant des séjours à la Curie, je visitais, j'écoutais, j'encourageais ceux et celles qui vivaient l'expérience d'être « parmi ».

Pendant dix ans je vécus une période, pas aussi facile que des voyages en croisière et l'accueil dans de rares régions, n'était pas toujours agréable de la part de chrétiens, parfois même de quelques frères, mais quel enrichissement, quelle admiration pour les frères et soeurs qui tiennent dans des situations humainement impossibles. Plusieurs de ceux et celles que j'ai côtoyés devaient vaincre ou vivre avec la peur. Je citerai des exemples tout à l'heure.

En 1993, cette étape se termina et je rentrai en France. Je souhaitais une année sabbatique avec l'hésitation sur un retour en Afrique ou la réinsertion en Europe mais on me nomma Maître des Novices. Le 17 septembre, je passais le relais le matin à Rabat (Maroc) et le soir mes novices m'accueillaient au Havre. Changement de planète !

Trois ans plus tard, je fus remplacé et une invitation survint. Le Secrétaire de l'Episcopat français pour les relations avec l'Islam me demanda de le rejoindre. Tant d'amitié et de conviction pour me dire combien j'étais qualifié me convainquirent d'éviter le chômage. Ce fut le troisième appel car mon Provincial « *vit que cela était bon* ».

2.Le S.R.I., de France, l'étape la moins facile avec l'Islam de l'immigration et les problèmes sociaux pris souvent des deux côtés pour des problèmes religieux.

De grands moments cependant avec les tournées dans de nombreux diocèses. Côté musulman, ce qui m'a le plus impressionné, c'est sans doute le dépassement que l'Esprit m'obligea à faire, face aux convertis à l'Islam issus de milieux européens. Les premiers m'avaient un peu dégoûté par leur mépris du dialogue puisque, disaient-ils, nous faisons

partie d'une religion moribonde, mais après, la démarche spirituelle de certains autres m'a conduit à trouver que le Saint-Esprit fait vraiment ce qu'il veut, quand il veut et où il veut comme dit le Pape François dans sa première encyclique.

J'avais souhaité ne pas faire un second mandat au S.R.I. car pour un homme de terrain, je n'avais pas de base en France ni réussi, sauf dans deux cas, à créer ces amitiés musulmanes qui font dépasser et relativiser les difficultés du parcours. L'Islam s'éloignait de moi ou moi de lui, en tous cas se produisait une séparation de corps... Mais l'Esprit-Saint veillait...

4) Istanbul, l'étape de l'achèvement spirituel

Une nuit d'octobre 2001 pendant un Conseil Plénier au Mexique, fra Giacomo Bini, M.G., ne dormait pas trop. Depuis plusieurs années on voulait créer une fraternité proche du Patriarche œcuménique à Constantinople-Istanbul ; pourquoi ne pas aussi en faire un centre pour pousser l'Ordre à l'interreligieux. Une semaine après Noël, une voix romaine résonna dans ma chambre du couvent de Paris. J'entendis : « *Gwenolé, mon frère, prends une chaise* » ! Je devinai une catastrophe.

Il me donnait de prendre le temps de réfléchir. Je m'étais refait au pays. Il m'affirma plus tard qu'il n'aurait pas osé me demander s'il avait su que j'avais 66 ans. Après quelques jours, je me décidais à lui faire un courriel. J'écrivais être comme Jonas, et chercher toutes les raisons de refuser, mais bêtement j'ajoutais qu'une baleine ne serait peut-être pas tout à fait nécessaire. Par retour, il me félicita pour une obéissance à laquelle je n'étais pas encore tout à fait rallié. Mais après une réunion en Définitoire Provincial, je jetais ma bouteille à la mer et lui écrivais : « *Non sans crainte et tremblement, Jonas accepte de passer sur l'autre rive* ».

Malgré un départ pour le Bosphore qui tarda vingt mois encore pour trouver des frères, vous verrez que je n'ai pas regretté cet appel. Mais avant, évoquons les rencontres qui m'ont fait avancer à chaque étape.

II. Des rencontres

Retenez bien que je parle de rencontres et bien peu de dialogue. Le dialogue vrai existe : entre intellectuels de haut vol, entre théologiens des deux religions, entre moines chrétiens et bouddhistes ou Hindous. Mais le mot est un terme ambigu pour les gens de la base qui entendent cela comme des discussions. Je préfère pousser à la rencontre. Elle existe entre religieux ou laïcs enfouis dans les pays musulmans à la façon de Ch. de Foucauld, entre religieuses et les pauvres comme Mère Térésa et tant d'autres, entre les prêtres, les religieuses et les familles dans des quartiers d'immigrés.

Voici certaines rencontres de mon propre parcours :

RCI : 1er) Bokum

Bokum était un lépreux illettré fréquenté pendant quinze ans. La force de Dieu dans la faiblesse : bonté, piété, ouverture, joie. Je lui laisse la parole en « petit-français » dans une interview au moment où il m'affirme que les familles ne viennent pas à la léproserie, même si pour lui c'est sa faute car il n'a jamais prévenu sa famille au Mali de son échec de migrant : « *C'est pourquoi, je dis tous les jours que mon famille, c'est les Soeurs, mon parent, c'est les Soeurs. Tout ce qui m'arrive, c'est les Soeurs ; tout ce que je gagne, c'est les Soeurs ; si l'homme me fait mauvais, c'est les Soeurs (qui me soignent) ; si on me donne manger, c'est les Soeurs ; à qui je vais parler, c'est les Soeurs, c'est eux qui nous soignent, c'est eux qui rend service, tout ce qui nous manque, c'est eux qui nous donnent ; c'est eux qui ont appelé le docteur, c'est eux qui ont*

construit avant, c'est comme ça, mon Père. Il y a des Maliens en pagaie ici, on me connaît, mais quand on est pauvre, qui te connaît... mon famille, c'est les Soeurs !

2è : Baba Sakho. J'aimerais parler longuement d'un vieux musulman avec qui j'ai travaillé dans les années 70 et 80 à la réconciliation des communautés. Voici la rencontre qui m'a mis sur la voie des rencontres spirituelles entre croyants.

Depuis quelque temps je le visitais et apprenant que mon nom de baptême était Jean, il m'appelait Yaya, Jean-Baptiste dans le Coran. Un jour, j'arrive dans sa cour, elle est vide et je crois qu'il est sorti mais sa femme et ses enfants me disent : « *Non il est en prière dans le salon* ». Je dis que je repasserai et ils me disent ! « *Non, toi, tu peux rentrer* ». J'entre, il est assis sur son tapis de prière avec son chapelet musulman et il me fait signe de m'asseoir. Je sors mon chapelet chrétien et je m'unis, à ma manière, à ses invocations. Tout à coup il se lève et il me dit : « *Yaya, je suis drogué de l'amour de Dieu* ».

C'était un homme plein d'humour : un soir nous rentrons de la Nonciature. Nous avons fait se rencontrer des « grands » des deux religions. Près de sa maison, je lui dis au revoir. Il y a belle lurette que les voisins ne s'étonnent plus de nous voir ensemble, lui en boubou, moi en bure franciscaine. En m'embrassant, il me glisse à l'oreille : « *Yaya, y a que nous pour faire des coups pareils !* ». Montant dans ma voiture, je me retiens de pouffer de rire et je le soupçonne d'en faire autant en entrant dans sa cour !

Avec le recul et sa mort en 1997, je puis dire que Dieu m'a donné en Baba un guide spirituel et qu'il a fait craquer les limites que je pouvais inconsciemment donner à l'oeuvre de son Esprit.

2. Au temps de la Commission de l'Islam ofm :

J'ai été très frappé par les six frères franciscains de Somalie. L'un d'eux était l'évêque et il y avait trois prêtres et un frère. En 1988 je crois, deux ans après mon passage, l'évêque était assassiné à coup de révolver avant l'incendie de la cathédrale et un autre, isolé à 600 km, décapité par un groupe traversant le village où il était très aimé. Le plus jeune, fr. Georgio, évêque maintenant, va encourager régulièrement quelques rares chrétiens somaliens.

Aux Philippines, dans l'île de Basilan, le monastère des Clarisses et la maison des Frères étaient placés entre un camp de l'armée et la montagne, refuge des *rebelles*. Je venais d'arriver depuis deux jours. Le 24 décembre 1991, dans l'après-midi, un homme était venu de loin : " *Il m'a réclamé de l'argent* raconte le frère Tatay, c'est-à-dire Papa, dans la langue locale. *Je lui ai dit que je n'en avais pas. Il m'a menacé en disant : 'Je reviendrai une de ces nuits'. Je lui ai dit qu'il pouvait me tuer !*"

Quelques heures après, la messe de Minuit est célébrée à ... 19h00, mais si je m'en vais dormir après une petite fête entre nous au Monastère, les soeurs et les postulants se mettent au travail pour préparer trois à quatre cents repas pour le lendemain.

Le jour de Noël, dans la cour de l'école coranique située près de la fraternité, ce n'est vraiment pas la victoire de Lépante : les chrétiens perdent à tous les jeux, mais quelle joie d'être ensemble ! Les musulmans n'ont pas leurs instruments musicaux intransportables, mais Uthu, le jeune maître me dit : " *Viens ce soir au campement ; nous continuerons à fêter le prophète Issa*". Tatay est d'accord, mais hélas la trêve de Noël entre les belligérants est rompue vers 16h00. Quand la nuit tombée, Uthu et ses amis viennent me chercher, Tatay hésitant, accède à leur projet à condition de me ramener après une heure. La fête bat son plein et je prends les photos désirées, puis m'assied et jette un oeil sur ma montre. Mes gardes, s'imaginant que j'ai peur, montrent leur poignard caché, prêts à défendre chèrement ma peau devant des kidnappeurs et leurs armes à feu ! Ramené à la fraternité,

j'entendrai dans mon lit les coups de feu dans la montagne voisine que couvrait le son des instruments, mais je m'endormirai en songeant que les soeurs clarisses, Tatay et Gus son compagnon américain qui sera pourtant enlevé soixante-dix jours l'année suivante, c'est une armée qui conjure les batailles !

Au Cachemire indien, deux mois plus tard, le 3 mars 1992, je visite des soeurs F.M.M. placées au coeur de la guerre, sans un seul médecin, dans la ville de Baramula (40-60.000 hab.). Les religieuses - il y a aussi des carmélitaines - restent là avec le curé, un jésuite, et une poignée de chrétiens. Visitant une mosquée avec deux amis de la Mission dont un était musulman, on nous prie fermement d'aller dans la montagne voir les tombes des *martyrs* tués par les soldats indiens quelques jours auparavant. Pour parvenir dans cette zone «ennemie», il nous faut traverser un grand fleuve. Le pont emprunté est vide, mais trois ou quatre cents mètres en amont, il y a un autre pont avec des casemates et six mitrailleuses. Parvenus au cimetière, de jeunes militants m'entourent. On nous laisse enfin redescendre mais si j'ai hâte de retourner à la Mission Catholique, j'ai peur que les soldats indiens demandent des explications.

Sitôt repassé le pont, on me fait brusquement entrer dans la petite boutique d'un chrétien. Discrètement, nous arrivons ensuite à la communauté des soeurs carmélitaines.

Est-ce à ce moment ou à un autre qu'elles me dirent : "*Nous vivons au rez de chaussée, car au premier étage les carreaux sont tous cassés par les balles que les deux camps se tirent au-dessus de nos têtes !*". Elles disaient ça avec un sourire qui me laissa pantois. Leur paix intérieure me faisait un peu honte, mais je me suis absous en chantant intérieurement l'Esprit qui donne pareille foi et pareil amour. Ma dernière vision de Baramula sera, dans la brume du petit matin, après avoir célébré la messe avec mes soeurs franciscaines de les voir par la fenêtre, devant le Saint Sacrement, source et force pour durer dans ce milieu éprouvant.

De l'autre contrée de la frontière, au Pakistan, à l'occasion de plusieurs voyages, j'admire depuis plus de trente ans comment nos frères franciscains et bien d'autres gardent le cap d'une présence fraternelle avec leurs concitoyens musulmans. Malgré la puissance du courant islamiste et la terrible passion de Asia Bibi, une chrétienne en prison depuis dix ans et qui refuse d'apostasier, une minorité musulmane combat avec les chrétiens pour conserver la laïcité et les liens interreligieux.

En dehors de l'Ordre, il suffira que j'évoque mon passage à Tibhirine et les quelques lignes reçues de Christian de Chergé deux ans avant sa mort : «*Je ne savais pas que vous étiez devenu maître des novices. Il en faudra ici ... ensuite !*».

3. Au temps du SRI

J'ai dit m'être senti isolé au temps du SRI en France où je n'avais pas d'amis et d'expérience à la base, mais que cependant deux amis musulmans m'avaient marqué. Ali Saïd Koussay est l'un des deux. Malgache devenu Français, il avait quitté la politique pour s'engager à la retraite dans l'aide à une confrérie des Comores en France. Nous sommes devenus deux frères et peu avant mon retour de Turquie, nous avons commencé à faire des conférences ensemble. Hélas, peu après, il eut un sérieux accident quand un prêtre le ramenait chez lui après un mariage entre conjoints musulman et chrétien. Je viens d'apprendre qu'il est enfin guéri et demande à reprendre notre témoignage à deux. Ce sera dans un mois, inch' Allah ! Mais revenons en Turquie.

4. Turquie

Là, les portes se sont ouvertes pour aller prier dans les édifices religieux des autres et pour réaliser une célébration sans syncrétisme avec des derviches-tourneurs. Nous la faisons depuis 2006. En 2014 j'ai proposé au Dede de partir tous deux à Konya au tombeau de Rûmi leur fondateur, et de méditer en silence côte à côte pendant trente minutes. Voyant cela un autre ami musulman dit à son ami chrétien que si j'avais besoin d'argent pour de semblables idées, il était là. Alors j'ai proposé à mon frère soufi que son groupe de derviches et mes frères de ma communauté de nous rendre à Assise, au tombeau de saint François. Ce rêve s'est réalisé en 2015. Je n'ai pas fini encore de rendre grâce à Dieu pour le don qu'il nous a fait : une semaine en frères au-delà de toutes frontières.

III. Mon espérance : l'amour triomphera de la haine

A Jérusalem, en début 1988, le Custode de Terre Sainte rassemble quelques frères autour de moi. La plupart sont étrangers mais le plus jeune, un Libanais, pleure la mort récente de plusieurs membres de sa famille dans la guerre de son pays. Les anciens, sans même revenir sur des choses positives qu'ils m'avaient dit en tête à tête, commencent à dire beaucoup de mal des musulmans par compassion pour ce jeune frère peut-être. Mais celui-ci prend doucement la parole : « *Mes frères, quand on veut parler des musulmans il faut d'abord dire le positif* ». Les anges volaient et la réunion changea de ton.

Le 11 septembre 2001, la commission oecuménique des Eglises d'Europe chargée de la réflexion pour les relations avec les musulmans se réunit à Sarajevo. Quand la secrétaire vint nous annoncer qu'une tour du Trade Center avait été touché par un avion nous avons continué à préparer la venue pour le lendemain de délégués d'Eglises, évêques, prêtres, laïcs et des invités musulmans d'Europe de l'ouest et de l'est. Nous pensions que ce pouvait être un coup de Ben Laden, encore inconnu par de nombreux occidentaux mais ce pouvait être un accident. Quand la secrétaire revint après le choc de la deuxième tour, nous avons stoppé la réunion pour téléphoner à nos autorités respectives. La réponse du Conseil oecuménique et du siège des conférences épiscopales fut la même : raison de plus pour maintenir.

Deux ou trois jours plus tard se déroulait la soirée festive. Dans cette Bosnie qui sortait de la guerre civile, des Juifs, des chrétiens, des musulmans chantaient ensemble les chants des autres dans un chœur interreligieux qui a dépassé les frontières de l'ex-Yougoslavie. Il avait été fondé peu avant par un franciscain qui avait perdu plusieurs membres très proches de sa famille, pour vaincre la haine.

Dernier fait que j'aime citer. A Istanbul, il y a quelques années, alors qu'on attendait un bus, un frère de passage, né en Bosnie me glisse : « *Mon père a été tué par un musulman chassé de chez lui qu'il avait recueilli dans notre maison. D'autres musulmans ont cassé les jambes d'un de mes frères. Quand j'appris l'assassinat de mon père, je suis rentré à la maison et j'ai voulu prendre un fusil. Ma mère a bondi et m'a pris ainsi* » - il me tendait sa main en creux, « *Si tu prends un fusil, dans cette main tu ne pourras plus y mettre le corps du Christ* ». Cette épouse et mère saisie par le Christ fut une force plus puissante que le fusil : « *Quand on entend sa mère vous dire cela, conclue le frère, ça vous calme et ça vous pousse au pardon* ».

Les chrétiens ne sont pas les seuls évidemment à être artisans de paix et même de pardon. Vous avez peut-être eu écho de cette phrase jetée sur Internet par un homme dont la femme a été tué au Bataclan à Paris : « *Vous n'aurez pas ma haine* » Cet homme est athée mais il a conscience que les djihadistes veulent récolter la haine. « *Vous n'aurez pas ma*

haine» est devenu le titre d'un petit livre où il raconte les jours qui ont suivi l'attentat. Il apprendra à son bébé à ne pas grandir dans cet esprit de haine pour que la victoire soit de leur côté et non dans le camp des assassins.

Quel encouragement à rester debout dans la tourmente que de lire le témoignage admirable écrit par un médecin musulman de Gaza qui quelques mois après avoir perdu sa femme d'un cancer, a vu anéantir ses filles et une nièce dans un bombardement israélien. Le titre est parlant : *«Je ne hairai point»*. Cela rejoignait le témoignage de la femme d'un pasteur allemand tué en Turquie en 2007 avec ses compagnons turcs devenus chrétiens ; elle affirme sur la couverture : *«J'ai dit non à la vengeance»*.

Quelle émotion aussi d'apprendre que l'une des trois Israéliennes dont les fils ont été assassinés a téléphoné par compassion à la maman palestinienne dont l'adolescent a été brûlé en représailles.

Ayant subi la haine de trop près, tous ces gens savent qu'elle ne paie pas ! Ils sont nos modèles.

Conclusion

Pour moi l'Islam c'est d'abord un mystère. Comment Dieu a-t-il permis cette expression religieuse six cents ans après Jésus ? Je remets ce mystère entre les mains de Dieu. Le mystère en Christianisme, c'est une histoire d'amour (cf Mystère de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption). Comme j'ai vibré à tout le testament de Christian de Chergé, et en particulier à cette phrase (j'y ai tant pensé depuis 22 ans) : *«Ma mort, évidemment, paraîtra donner raison à ceux qui m'ont rapidement traité de naïf, ou d'idéaliste : « Qu'il dise maintenant ce qu'il en pense ! » Mais ceux-là doivent savoir que sera enfin libérée ma plus lancinante curiosité. Voici que je pourrai, s'il plaît à Dieu, plonger mon regard dans celui du Père pour contempler avec lui ses enfants de l'islam tels qu'il les voit, tout illuminés de la gloire du Christ, fruits de sa Passion, investis par le don de l'Esprit dont la joie secrète sera toujours d'établir la communion et de rétablir la ressemblance, en jouant avec les différences »*.

L'Islam c'est aussi le compagnon, exaltant avec ceux que j'ai évoqués mais aussi parfois difficile par exemple quand on sent un refus d'intégration qui fait le jeu des radicaux chrétiens ou athées. Et aussi sans mettre le terrorisme sur le dos des musulmans qui en sont eux aussi les victimes, l'influence néfaste de prédications axées sur les interdits et pas assez sur Dieu miséricordieux, qui ne favorisent pas une approche positive de ses voisins.

Comme dans le christianisme, j'ai rencontré dans l'islam des intégristes et des saints, des docteurs de la loi et des imbéciles mais aussi comme dans le Christianisme beaucoup de gens vivant calmement et généreusement leur religion dans une vie de prière et de bon voisinage.

Je ne suis pas le seul et j'ai l'intuition et même la certitude d'une spiritualisation de l'Islam parce que le Coran y pousse, que Dieu est là et que l'amitié semée dans tant de lieux du monde finira par germer.

On ne va pas assez souvent au cœur du message évangélique parce qu'on croit cela acquis. On passe beaucoup de temps à exprimer notre doctrine identitaire face aux musulmans, moins à se regarder dans le miroir de la personne de Jésus qui a rencontré les non-juifs sans exiger qu'ils se convertissent. Il a envoyé l'Esprit-Saint qui nous travaille mais qui travaille aussi l'autre, sans le brusquer. Il nous précède pour découvrir que le Père se réjouit quand nous allons avec lui chez ses autres enfants.

1) J'ai regardé un peu plus Dieu trinité qui est relation d'amour infini, à l'intérieur de lui-même entre Père, Fils et Esprit et à l'extérieur entre lui et ses créatures : « *Mon Père et moi, nous sommes Un* ». « *Qu'ils soient un comme nous sommes un* » « *Je vous enverrai mon Esprit* ».

2) J'ai appris que l'Église pouvait et devait être la tente de nomade dont parle le prophète Isaïe : « *Elargis l'espace de ta tente, les toiles de tes demeures, qu'on les distende ! Ne ménage rien ! Allonge tes cordages et tes piquets, fais-les tenir, car à droite et à gauche, tu vas déborder : ta descendance héritera des nations qui peupleront les villes désolées* » (54,2-3).

3) Enfin j'ai appris à reconnaître l'Esprit Saint à l'oeuvre au-delà de nos frontières ethniques et religieuses. Quand partageant la vie de mon vieux Baba en RCI, je réalisais la richesse reçue, je perçus l'appel de Dieu à louer l'Esprit qui m'attendait en lui. Aller sur l'autre rive, me laisser accueillir, recevoir l'hospitalité de l'autre, remémorer tout cela en la dernière étape de ma vie m'élève à la louange.

Maintenant ma joie est de vivre dans cette action de grâce jusqu'au jour de la grande rencontre, celle de Dieu amour. Il y a un quart de siècle, j'ai écrit dans une revue pour un dossier sur l'Afrique et je le pense encore plus maintenant que cela approche : « *De l'autre côté de la porte de mon paradis, j'imagine Hampaté Bâ et Bokum le bien-aimé, avec mon vieux Baba. François d'Assise, soufflant sa place à saint Pierre, les guide à ma rencontre. Me regardant tous avec le même sourire de lumière, ils laissent la parole au fondateur de la tariqa (ordre) des frères mineurs : « Petit frère, me dira-t-il, tes amitiés n'étaient pas toujours très catholiques, mais tu peux entrer. Ils ont assez prié pour que tu les rejoignes ! »* (cf. *Amitiés Catholiques*, n° 164, 1992).

Fr. Gwenolé, ofm